

EDITIONS JOELLE LOSEFELD
Littérature française

**Camille
Bordas**
Partie
commune



Extrait de la publication

Du même auteur :

Les treize desserts, 2009.

Partie commune

COLLECTION DIRIGÉE PAR JOËLLE LOSFELD

© Éditions Gallimard, 2011.
ISBN : 978-2-07-244930-7

Camille Bordas

Partie commune

Roman

ÉDITIONS JOËLLE LOSFELD

La maison

Trop. Elle en faisait toujours trop. Si elle avait quatre personnes à dîner, elle se privait pendant des jours et cuisinait pour huit. Si un bouton lui apparaissait sur le menton pendant la nuit, elle disait « Je veux mourir. Je vais me suicider, tiens ».

Lui était plus posé, presque lâche. Il disait souvent « La guerre, il faut l'arrêter quand on pense l'avoir perdue, pas après l'avoir perdue ». Il disait cela à propos de l'éducation de sa fille. Elle ne ramenait que des mauvaises notes et la mère, celle qui en faisait trop, s'obstinait à vouloir lui faire entrer quelque chose dans le crâne. Elle ressortait tous les livres, veillait jusque tard dans la nuit pour écrire à sa place des résumés de romans ou de chapitres scientifiques sur les batraciens, la Voie lactée, l'état du monde, des choses comme ça, des synthèses que sa fille ne lirait pas plus le lendemain que les jours suivants. « Arrête ça, disait le père. Elle ne veut rien savoir. La guerre, il faut l'arrêter avant de l'avoir perdue. »

La fille n'a pas si mal tourné d'après ce que j'entends. Elle travaille dans un bureau, à Paris.

Paris. Ça a l'air loin. Ça doit l'être puisque tous ceux qui m'ont quittée pour Paris ne viennent plus que quelques heures par an, et encore, ils ne me prêtent guère d'attention.

Le père savait de quoi il parlait quand il parlait de la guerre. Il était né à la fin de la Première, envoyé sur le front de la Seconde. En décembre 1943, son fils, le petit Paul, avait participé à un concours organisé par Pétain : la plus belle lettre d'enfant de soldat que recevrait le Maréchal serait récompensée par le retour du père à Noël... merci qui ? Paul ne savait pas encore écrire, il était trop jeune, mais il voulait quand même participer au concours, plus par goût du jeu que mû par le désir de revoir son père. Alors, il a fait un dessin, où il m'a représentée, moi, sa maison, amputée d'une fenêtre au passage, et lui, assis sur les marches de mon perron, amputé de son père. Le dessin de Paul a gagné, mais le père n'est rentré ici que le 27 décembre, à cause d'une tempête sur la route. Ça n'avait pas d'importance. On l'avait attendu pour la bûche. Paul est devenu le héros de la famille pendant un temps, avant que la vie ne reprenne son cours. Deux autres enfants sont nés après la guerre, la fille, Mariette, celle qui ne voulait pas travailler à l'école, et un autre garçon, Serge. Paul leur a fait de la place dans sa chambre.

En grandissant, il n'a rien perdu de ses qualités. Il était calme, obéissant, il faisait la fierté de son père qui ne le lui disait jamais (mais moi, rien ne m'échappe). Sa mère, par contre, elle l'aimait tellement son petit Paul, si elle avait pu l'étouffer entre ses seins pour geler sa croissance et le garder nain à jamais, elle l'aurait serré chaque soir un peu plus fort.

Quand Paul a eu dix-huit ans, ce qu'elle craignait s'est produit, il est parti pour Paris. Moi aussi ça m'a foutu un

coup, mais je l'avais senti venir. C'est là qu'allaient les bons élèves. Je pensais ne plus le revoir de sitôt, et j'avais raison. Je continuais d'avoir des nouvelles par la mère, elle disait que Paul faisait une belle carrière dans l'enseignement, qu'il avait de beaux enfants, deux petits garçons que j'ai rencontrés plus tard, Max et Joseph.

Les petits n'aimaient pas être ici, chez leurs grands-parents. Il faut dire que leur grand-mère en faisait vraiment trop. Trop de câlins, trop de parfum pour masquer ses odeurs de vieille, trop de questions, trop de légumes à finir.

Quand elle est morte je me suis dit enfin tranquilles. Je parlais pour moi et pour son mari aussi, ce bon Joannès. Je pensais que ça lui ferait du bien, un peu de silence. Je me trompais. La compagnie lui manquait, il a voulu trouver une autre femme. Il n'a pas beaucoup cherché, mais il y en a une qui est venue quelques semaines de suite, le mardi, après le marché. Elle arrivait avec son panier plein de plantes aromatiques dont l'odeur masquait rarement celle des oignons grelots. Ils faisaient ça rapide dans l'ancienne chambre des enfants, jamais dans le lit que le vieux Joannès avait partagé avec son épouse. Mais ça n'a pas collé entre eux. La Joséphine était irremplaçable.

Paul est revenu pour ses quarante ans. Seul. Il était en train de divorcer de sa Parisienne. Il a dîné en tête à tête avec le père, qui ne savait pas cuisiner. Ils ont décongelé une quiche et une vieille galette des Rois, on était en mars. Paul a dit à son père qu'il ne supportait plus Paris, ni son travail. Il avait pris la décision de revenir s'installer dans la région, «j'ai trouvé une jolie petite maison, toute neuve, pas chère, à trente kilomètres d'ici». Ça m'a rendue heureuse qu'il revienne dans le coin pour de bon. Paul a toujours été mon préféré.

Il s'est mis à venir tous les week-ends pour aider son père au jardin. Les forces du vieux déclinaient du lundi au vendredi, mais l'arrivée de Paul les samedis et dimanches matin lui redonnait un peu de vie. L'autre fils, Serge, les rejoignait parfois. Il habitait en ville, lui. La fille venait rarement. Jamais, pour ainsi dire.

Puis le vieux Joannès est mort lui aussi. Je l'ai vu s'éteindre lentement, en écoutant sa radio à piles, sur du Chopin. Paul était passé dans la journée, c'était dimanche, le vieux était content d'avoir vu son fils, mais une fois qu'il était parti, il n'avait plus pu lutter contre la fatigue.

C'est un voisin qui l'a trouvé, le lendemain. M. Raullet. Ils avaient l'habitude de pêcher ensemble en début de semaine, la Sagne passe juste derrière, au fond du jardin. Ils allaient un peu en amont et ramenaient trois ou quatre truites qu'ils vidaient ensemble et que Raullet cuisinait au beurre. Les deux veufs de la rue.

Raullet, ça l'a choqué de retrouver le vieux tout froid-figé dans son fauteuil à bascule. Il n'a pas appelé à l'aide pourtant. Il a traîné un tabouret pour s'asseoir à côté de Joannès, et il a pleuré. Après ça, il a ouvert toutes les fenêtres, pour aérer. Il a téléphoné au médecin du village d'à côté – il n'y en a pas ici – pour qu'il vienne constater le décès. Le médecin n'est arrivé que six heures plus tard, parce qu'il avait des consultations entre-temps et que les vivants priment toujours sur les morts. De ces six heures, Raullet n'a pas quitté un instant son tabouret, près du vieux. Six heures sur l'osier tressé, il devait avoir les cuisses toutes crénelées, même à travers le pantalon. Il a dit beaucoup de choses au vieux Joannès, à voix très basse, j'ai tout entendu mais je ne peux rien révéler. C'est entre deux veufs ces choses-là, ça ne se répète pas.

Les trois enfants étaient là le lendemain. Ça faisait bien longtemps que je ne les avais pas vus tous réunis, Paul, Serge et Mariette. Ils se parlaient à peine, de temps en temps, ils évoquaient des « dispositions » à prendre. Depuis le temps, je savais qu'on mettait les morts au cimetière, et que ces choses-là étaient compliquées.

Paul a parlé de faire un déjeuner ici, au salon, après l'enterrement du père, mais Mariette a trouvé la cuisine trop petite pour préparer à manger pour tout le village. Serge a dit qu'il n'y avait que des vieux dans le coin, et que les vieux ont peu d'appétit, et que ça suffirait.

Et puis ils se sont demandé ce qu'il fallait faire de moi. Me mettre en vente, me louer. Serge a dit « elle ne vaut rien, tout est à refaire », Mariette s'en fichait, elle ne m'a jamais aimée de toute façon, elle a toujours préféré le jardin. Paul a dit qu'il fallait me garder, que trois générations de Manin avaient vécu ici et que c'était important que je reste dans la famille. Serge a répété que je ne valais rien, alors que Paul pouvait bien faire ce qu'il voulait. On m'a donc gardée. « Dans le patrimoine », a dit Paul. Il est venu, lui, les premiers temps. S'asseoir dans le fauteuil de son père, se faire un thé, dépoussiérer les étagères, tondre la pelouse. Serge est passé aussi, mais il ne restait pas. Il entreposait juste des cartons, des vieux trucs dont il ne se servait plus. Sa femme l'accompagnait de temps en temps pour faire de même. Mariette aussi a stocké ses vieilles affaires ici quand elle s'est mariée et qu'elle a emménagé avec son type. Elle a mis là les choses qu'elle ne voulait pas qu'il voie mais qu'elle ne se résignait pas à jeter pour autant. Les enfants de Paul, de Mariette et de Serge ont grandi, leurs parents n'ont pas voulu se séparer de ce qui leur avait appartenu, alors vélos, peluches, cassettes audio, caméras cassées, Lego, puzzles

incomplets, vêtements et couvertures, tout ça s'entasse entre le garage et le grenier. Je suis devenue un dépôt, un garde-babioles. Plus triste qu'une pièce vide, il y a les maisons qui débordent de choses oubliées. Je suis une décharge, un coffre sans trésor, je ne vauds rien. Comme si ça ne suffisait pas, je tombe en ruine.

JOSEPH

1

Je suis à la campagne, avec tous les légumes. Chez mon père. Il se plaint que les poireaux sont foutus, le blanc est déjà sorti de terre, il n'a pas été assez vigilant. Ça me fait de la peine qu'il le pense, il se sent décliner. Les poireaux m'ont l'air très bien, à moi, mais je n'y connais rien.

« Sois gentil, prends la bêche là-bas, et déterre-moi ça, je veux plus les voir. »

Le jardinage, ça lui a pris quand il est revenu s'installer dans la région, vers les quarante ans. Il nous a laissés à Paris, avec mon frère et notre mère, et au début, je n'avais pas compris que c'était un choix, je croyais qu'il était puni de quelque chose. Qui pouvait bien aller vivre à la campagne de son plein gré ? J'avais trois ans à l'époque. En fait, c'est ce qu'il voulait, être au jardin, je l'ai compris plus tard. Et ça occupe sa retraite maintenant, c'est une bonne chose. Mais si ça doit le tirer vers le bas, comme aujourd'hui avec ses poireaux, alors je ne vois plus l'intérêt. On veut tous croire à un jour où nous serons invariablement bons à quelque chose, et ce jour n'arrive pas. Il y a toujours un poireau récalcitrant qui nous ramène à l'ensemble de nos échecs passés.

Il regarde ses salades maintenant, il les a entourées de cendre

pour empêcher les limaces de s'y attaquer. Elles ont beau être parfaites, je vois bien qu'il ressasse.

« Je dois aller annoncer à Angèle qu'on aura pas de poireaux pour la soupe. »

C'est difficile pour lui d'aller dire la chose à sa femme, ça crève les yeux. Je lui propose de le faire à sa place, je me sens courageux, prêt à le tirer d'un mauvais pas, mais en réalité, si je peux offrir d'aller annoncer la mauvaise nouvelle à Angèle, c'est uniquement parce que tous ces problèmes de poireaux et de soupe ne me touchent pas le moins du monde. Mon père a l'air d'apprécier mon dévouement, il esquisse un petit sourire triste aussitôt évanoui sous le masque solennel du chef de famille.

« Non. C'est à moi de le faire. »

Je le regarde traverser ses allées de patates et de radis sur les petites planches en bois qu'il a disposées à terre pour circuler. Il entre dans la maison par le garage. Il n'y fait sans doute pas de pause pour observer ses outils, il veut se débarrasser de sa mission au plus vite, ou sinon il serait resté au jardin pour essayer de m'apprendre quelque chose. J'en profite pour allumer une cigarette, une qu'il ne verra pas, avant de m'occuper des poireaux. Je plante virilement dans la terre la pelle que j'avais à la main. Le geste est un peu disproportionné, la terre est encore fraîche et la pelle s'y enfonce trop profondément. Je la fais remonter, je la tiens fermement d'une main, fume de l'autre. Comme par magie, le soleil réapparaît de derrière un nuage, m'éclaire, j'irradie. Je garde la pose. Je suis dans un film de pionniers. Le linge sèche sur une corde, vent léger au parfum de lessive, j'envie une minute le sort de ce drap blanc qui se gonfle.

C'est étrange ce que ça me fait, la campagne. Il faut que ma mère insiste pour que je vienne rendre visite à mon père, et puis une fois que j'y suis, il y a toujours ce moment d'une durée flottante où j'envisage de quitter Paris, laisser tomber mon boulot, élever des lapins. Ça doit venir du fait que je ne me sens pas vraiment moi-même ici. Les problèmes qui y surviennent ne sont jamais les miens. C'est une sensation intéressante, celle d'avoir laissé son corps et son cerveau ailleurs, de voyager à vide et sans risque d'être affecté, dans un lieu qui nous est familier mais auquel on ne doit rien, pas même l'effort d'être soi-même, d'avoir une existence physique. Voilà ce qui me leurre et me laisse penser que la vie ici pourrait ne pas être entièrement insupportable. Mais j'imagine qu'à terme, je finirais par me sentir concerné par mon jardin, le temps qu'il fait et toutes ces choses dont parlent mon père et sa femme Angèle. Il n'y a pas de solution, je me dis, où qu'on soit, on finit toujours par prendre ce qu'on fait au sérieux.

J'étais donc engagé dans cette puissante réflexion philosophique quand j'ai entendu la voiture de mon frère s'enfoncer dans les pensées violettes plantées à droite du portail. J'ai fait celui qui n'avait rien remarqué. Mon frère et moi, on n'est pas connus pour être serviables.

Il est sorti de voiture avec une fille qui a recoiffé ses cheveux du bout des doigts. Elle portait un pantalon moulant très vert, un débardeur blanc et des chaussures en python rouge. J'ai tout de suite pensé que mon frère l'avait achetée en même temps que la bagnole.

«Ça va mec ? Fallait pas venir m'aider surtout hein, ce portail est de plus en plus petit ou quoi ?

— Salut ! Excuse-moi, je t'ai pas entendu arriver.

— Ouais, on s'en fout, je te présente Isis, Isis, je te présente Joseph, mon p'tit frère.

— Salut Joseph.

— Isis ? Comme la chanson de Dylan ? »

Au moment où j'ai dit ça, j'ai bien senti qu'elle ne voyait pas du tout de qui je voulais parler. Elle m'a répondu que non, qu'elle croyait bien qu'Isis était le nom d'une déesse quelconque, et j'ai fait mine de l'apprendre. J'étais toujours faussement appuyé sur ma pelle, je me suis senti ridicule. C'est la première fois, je crois, que j'étais intimidé par une personne qui semblait m'être intellectuellement inférieure.

Nous sommes entrés au salon par une porte vitrée que mon père venait d'installer. Avant que mon frère arrive, cette pièce n'avait été que longs silences, souffles sur la soupe chaude et déglutitions régulières. Mais je savais que Max allait vite ébranler cet équilibre de monastère. Il s'est annoncé en allumant la télé, ce que nous n'avions pas fait depuis que j'étais arrivé, trois jours plus tôt.

« Tu veux pas aller dire bonjour au vieux avant de te coller devant la télé ? »

— Je me “colle” pas devant la télé, merde... quand est-ce que tu comprendras que ça fait aussi partie de mon boulot ? »

Max écrit des scénarios de séries pour plusieurs chaînes dont je tairai les noms. Regarder les émissions culinaires de la 6 n'a rien à voir avec ça.

« Ben Max, tu es là ? On t'attendait hier soir mais... dis-moi, qui est cette charmante créature ? »

Mon père et Angèle sont sortis de la cuisine en même temps, comme ils font tout le reste, ameutés par le bruit inhabituel de la télévision sans doute.

«Je vous présente Isis, je me suis dit que ça ne vous embêterait pas que je vienne avec elle, elle connaît pas du tout la région.

— Eh bien, enchantée Isis, a dit Angèle, vous allez passer du bon temps j'espère, il y a beaucoup de choses à voir dans le coin.

— Et à boire aussi» mon père a renchéri, tirebouchonnant un Clos Sourdrier 1998.

Tout le monde avait l'air de trouver normale la tenue d'Isis.

J'ai demandé s'ils avaient résolu le problème de la soupe, mon père m'a regardé comme un petit con et a dit «T'inquiète pas va, tu vas pas mourir de faim», ce à quoi Angèle a ajouté que le dîner serait prêt d'ici une petite heure. Isis a fait la réflexion que ça sentait «divinement» bon, et j'ai pensé qu'elle en faisait un peu trop.

«En attendant que ça se prépare, on s'en jette un p'tit, non ?» Mon père avait déjà rempli tous les verres. «Dites-moi tout, les jeunes, comment va Paris ?»

Il ne me demande jamais comment va Paris, à moi. J'ai l'impression parfois, quand il dit «Paris», qu'il imagine un club ultrafermé à l'intérieur même de la capitale, où erreraient les gens comme Max et dans lequel on n'aurait jamais laissé entrer les gens comme lui et moi.

Max a parlé d'un nouveau projet de série qu'il essayait de vendre aux Américains, il a utilisé le mot «cosmique» à plusieurs reprises sans que cela me semble nécessaire ou approprié. Isis l'écoutait comme si elle entendait le laïus pour la première fois, alors qu'il était impensable que Max n'ait pas déjà débité les mêmes phrases ou presque le temps qu'avait duré leur trajet de Paris à ici.

À la télévision, une dénommée Laura cuisinait des lasagnes pour des gens qu'elle ne connaissait pas.

Avant de passer à table, j'ai entraîné Max dans la salle de bains pour vérifier qu'il avait bien acheté un cadeau pour l'anniversaire de notre père. J'avais peur que nous n'ayons tous les deux choisi le même coffret Miles Davis. « Non j'ai rien pris, pas eu le temps. Je lui laisserai la bagnole, non ? Qu'est-ce t'en penses ? »

J'ai dit que oui, en effet, ça m'avait l'air d'être une très bonne idée, et j'ai cherché du regard quelque chose à fracasser pour me passer les nerfs. Je n'ai trouvé qu'un savon à l'huile d'olive d'une solidité inexplicable.

Isis a proposé son aide à Angèle pour mettre la table, et j'ai trouvé ça plutôt aimable. Elle s'est occupée à disposer sur la toile cirée qui servait de nappe cinq assiettes d'un blanc amoindri, celles dans lesquelles nous mangions depuis toujours ou presque. J'ai pris en charge les verres et les couverts, Max, considérant probablement que ce genre de choses ne le concernait pas, n'a pas levé le petit doigt. Il a déplié le journal que j'avais laissé traîner au salon, dans une tentative de se montrer plus intelligent qu'il ne l'était.

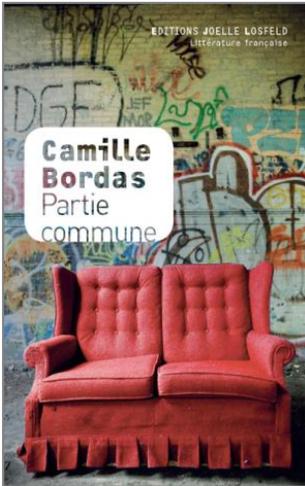
Isis n'a quasiment rien dit de tout le repas. Le gros de la conversation s'est organisé entre Max et mon père, conversation étant ici un mot peu adapté à la qualité de l'échange, qui consistait surtout en une évaluation des relations sociales de mon frère : mon père parlait de cinéma, d'émissions diverses, et s'enquerrait de savoir si Max connaissait untel ou untel. Ce à quoi Max répondait souvent « oui, quel trou du cul celui-là » ou une expression équivalente, avant de nous gratifier d'une

L'eau de la rivière

Je suis bien trop rapide pour me faire des amis. Ça me manque. Je ne sais pas pourquoi je vais aussi vite partout.

Je n'ai pas le choix de l'itinéraire ou de la vitesse, j'aimerais m'arrêter parfois, faire des pauses, surtout quand je passe devant une rive où des gens rient, j'aimerais savoir ce qu'ils se disent. Mais voilà, s'il y a un pique-nique le long de mon cours, je ne peux pas épier les conversations, j'entends une syllabe ou deux, tout au plus. Il faudrait qu'ils me rejoignent, qu'ils viennent discuter sur l'eau, mais là aussi, ça n'aurait qu'un temps, ils resteraient sur place et moi je passerais encore trop vite.

Non, la seule solution serait que quelqu'un plonge et se laisse porter par le courant, sans chercher à aller contre ou plus vite, ce chien que je vois au loin par exemple, il hésite à sauter... il a l'air de chercher quelque chose... allez ! Le voilà qui se lance, oui ! Il ne se débat pas, ou juste assez pour maintenir la gueule hors de l'eau et voilà mon ami, il fallait oser ! Tu n'as plus qu'à te laisser emporter, je t'emmène en voyage ! Tu cherches quelque chose ? Qu'est-ce qui t'emmène, hein ? Oui, d'ailleurs, qu'est-ce que tu fais là ?



Partie commune

Camille Bordas

Cette édition électronique du livre
Partie commune de Camille Bordas
a été réalisée le 28 octobre 2011
par les Éditions Joëlle Losfeld.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072449307 - Numéro d'édition : 184813).

Code Sodis : N49873 - ISBN : 9782072449321

Numéro d'édition : 232826.